

Chronique Bretonne, est écrite postérieurement au neuvième siècle ; car on y parle d'Alfred & de Charlemagne, deux héros à mon gre, calques l'un & l'autre par leurs Historiens. On y dit que les douze Pairs de France assistèrent au couronnement du Roi Arthur ou Artus, qui se fit avec une magnificence vraiment romanesque dans la ville de Caërleon ; cérémonie imaginaire, ainsi que les brillans tournois dont on l'accompagne, & qui n'ont été célébrés avec une certaine pompe que long-temps après Charlemagne. On parle dans cette Chronique, qui est supposée écrite au septième siècle, de la Forêt de Canut, & Canut est mort en 1037. Cette Chronique a visiblement été fabriquée après la légende de Sainte Ursule & les actes de Sainte Lucie. Enfin, quel qu'en soit l'Auteur, Barde ou Moine, Anglois ou bas-Breton, c'est une compilation informe & monstrueuse, faite au temps des Croisades. Mais ce qu'il y a de remarquable, & dans cet ouvrage, & dans l'induction qu'en tire notre Dissertateur, c'est que ces fables, qu'on prend pour un reste de la Mythologie des Bardes Gallois, sont l'ouvrage de l'imagination des Arabes, & que nous devons à ce peuple l'invention de la Chevalerie comme des Romains, dont elle est la source & la matière. Il est certain, mon ami, que du temps de nos anciens Chevaliers, les chevaux Arabes, comme aujourd'hui même les chevaux Espagnols, qui sont peut-être d'une race

Arabe ou Barbe, avoient plus d'esprit que beaucoup de ceux qui les montoient. Mais ce n'est pas une raison pour faire descendre des Arabes la Chevalerie Française, quoiqu'elle doive peut-être autant de sa gloire aux chevaux qu'aux Cavaliers. On a d'autres preuves, & les voici :

« Les livres des Arabes & des Perfans sont  
 » remplis de traditions extravagantes sur les  
 » géants Gog & Magog. Or, dans le Roman  
 » Bas-Breton, un géant formidable de douze  
 » coudées de haut, qui déracinoit un chêne  
 » aussi facilement qu'un noisetier, s'appeloit  
 » *Gog-Magog*. Ce héros colossal s'étant op-  
 » posé au débarquement de Brutus dans la  
 » Bretagne, fut précipité d'une montagne  
 » escarpée sur les rochers de Cornouaille, &  
 » de-là brisé & mutilé jusqu'au fond de la  
 » mer. L'endroit de sa chute s'appelle encore  
 » le faut de *Goë-Magog*. Un semblable géant,  
 » terrassé par le Roi Arthur sur le mont Saint-  
 » Michel en Cornouaille, étoit venu d'Espa-  
 » gne. Arthur déclare qu'il n'en avoit point  
 » connu d'aussi redoutable depuis la défaite  
 » du géant Ritho, qui portoit une robe tissée  
 » des *barbes des Rois* qu'il avoit tués . . . .  
 » Une prophétie de Merlin dit : il viendra  
 » de Conon un sanglier sauvage qui détruira  
 » les chênes des forêts de la France. Les  
 » Arabes & les Africains le craindront, &  
 » il poursuivra sa course rapide jusqu'aux  
 » extrémités de l'Espagne. Ce sanglier, c'est  
 » le Roi Arthur ».

On trouve dans ces Romans des pierres mystiques transportées des côtes de l'Afrique en Angleterre, avec la vertu de guérir; des oiseaux doués d'un langage prophétique; des opérations magiques faites avec des herbes médicinales; des prédictions & des pronostics tirés du cours des étoiles; enfin des dragons ailés & mystérieux. « Un dragon terrible vole de » l'ouest; sa gueule exhale du feu; ses yeux » étincelans éclairent tout le pays ». Un géant est monté sur un dragon ailé. Le dragon dressant sa queue écailleuse, emporte le géant dans les airs avec une invincible rapidité. Ces dragons seuls prouvent que toutes ces fables sont orientales. Les Arabes cultivoient la Médecine & l'Alchimie, d'où la Magie, l'Astronomie, d'où l'Astrologie. Ils se guidaient encore dans leurs marches, la nuit par le cours des étoiles, & le jour par le vol des oiseaux, d'où l'art de la divination d'après les astres & les oiseaux. C'est sur la réputation des sciences particulières aux Arabes, que l'Auteur de la Chronique Bretonne, traduite par le Bénédictin Anglois, fonda à Caërlon dans le Glamorgan, un Collège de deux cents Philosophes pour étudier l'Astronomie. Si de rien l'ignorance a bâti cette belle Académie, que ne fera-t-elle pas, dans dix siècles, de la Société Royale de Londres? Newton, ce géant en Astronomie, sera bien plus qu'un Prophète; mais on débitera de lui ce qu'il ne fut, ni ne fut, ni ne vit jamais; & l'on ignorera, l'on taira ce qu'il a dit & ce qu'il a fait.

O inané des hommes & des sciences !  
 Que la Chronique de Geoffroi de Monmouth, ce Moine Gallois, traducteur ou compilateur de la légende bas-Bretonne, soit venue avant ou après le Roman qu'on attribue à l'Archevêque Turpin ; qu'on fasse remonter avec quelques Savans cette vieille & fabuleuse Chronique au temps de Charlemagne, ou qu'on prétende avec M. de Voltaire, plus profond dans ses recherches qu'il ne le paroît à la rapidité de son style toujours clair, ingénieux & facile ; qu'on dise d'après lui que ces fables ont été écrites au onzième siècle par un Moine qui les a débitées sous le nom de l'Archevêque Turpin ; elles n'en sont pas moins des fables, quoique le Pape Callixte second ait déclaré l'an 1122, que l'histoire répandue sous le nom de l'Archevêque Turpin étoit authentique ; ces mêmes fables n'en sont pas moins Arabes d'origine.

M. Falconnet que j'ai connu vieux & savant comme ses livres, plein de candeur & de bonté comme un jeune-homme, a soutenu dans des Dissertations lues à l'Académie des Inscriptions, que cette chronique & tous les anciens Romans de la Table ronde, avoient été composés en latin.

Oienhart suppose avec beaucoup de vraisemblance que la Chronique de Turpin est l'ouvrage d'un Espagnol. Ce ne seroit pas la première Histoire que les Moines Espagnols auroient travestie en Roman ; car

je suis très-persuadé, & le prouverois même avec du loisir & de la patience, que l'Histoire des Incas, par Garcilasso de la Vega, n'est qu'un Roman de quelque Jésuite, qui, pour composer une Histoire des Péruviens, a mis à contribution les Annales de l'Orient & les Bibliothèques de Chevalerie. Or, dire que cette Chronique de l'Archevêque Turpin a été compilée en Espagne, berceau des Romans, où l'esprit humain n'est pas encore sorti de l'enfance, n'est-ce pas indiquer que ces fictions extravagantes tirent leur source de l'Arabie, puisque c'est par l'Espagne que les Fables Orientales ont passé dans l'Europe? Mais en Arabie on les donne, on les prend pour des Contes; au lieu que les Espagnols, ainsi que les François & les Anglois en ont long-tems fait les fondemens de leur Histoire.

Le savant Anglois dont je vous cite ici la Dissertation, oppose au système d'Odin l'hypothèse d'un critique de sa Nation, qui donne à nos Romans une autre Patrie que l'Arabie. « On peut faire des-  
 » cendre, dit celui-ci, nos vieux Romans  
 » de Chevalerie des anciennes Chançons  
 » historiques des Bardes & des Poètes  
 » Goths ». On retrouve encore dans le Nord plusieurs de ces Chançons qui présentent toutes les idées de notre Chevalerie primitive & barbare. « Les Fables de nos Ro-  
 » mans étoient pour la plupart familières  
 » aux anciens Bardes du Nord, long-tems

„ avant les Croisades. Ils croyoient à l'exis-  
 „ tence des Géans & des Nains. Ils avoient  
 „ quelque idée de la Féerie ». Ils étoient en-  
 tichés des charmes de la magie, & passionnés  
 pour les combats des dragons & des monstres.  
 M. Mallet, Auteur d'une Histoire Françoisé du  
 Danemarck, semble penser aussi que le fond  
 de notre goût Romancier est naturel aux  
 Peuples du Nord. Vous savez, mon ami,  
 qu'on veut aujourd'hui faire venir toutes les  
 vérités de ce pays-là ; mais il est plus facile  
 d'y trouver le berceau de l'ignorance que  
 celui des Sciences. Cependant on ne leur  
 accordera pas même l'invention des Ro-  
 mans. Mon Anglois, champion ou Che-  
 valier littéraire des Orientaux, aime mieux  
 ouvrir deux portes en Europe à l'esprit Ro-  
 mancier, que de l'y laisser naître de lui-  
 même. Mais il concilie très-bien son opi-  
 nion avec celle dont il se fait une objection.

„ Après la victoire de Pompée sur Mi-  
 „ tridate, dit-il, une Nation de Goths Asia-  
 „ tiques qui habitoient la région, connue  
 „ aujourd'hui sous le nom de Géorgie, &  
 „ bornée au Sud par la Perse, voyant les  
 „ progrès des conquêtes des Romains, se  
 „ retira sous la conduite de son Chef Odin  
 „ ou Wodin, dans les pays septentrionaux  
 „ de l'Europe, & s'établit en Danemarck,  
 „ en Norvège, en Suède, & dans les au-  
 „ tres déserts de la Scandinavie ». Comme  
 Odin apportoit avec lui plusieurs Arts uti-  
 les, entr'autres les lettres de l'alphabet,

dont le Nord l'a toujours appelé l'inventeur, les Scandinaves qui avoient adopté la Langue, les Lois & la Religion de ce Chef d'un Peuple émigrant, lui donnèrent le titre de *Dieu*. Cette émigration est confirmée par la ressemblance frappante qui subsiste encore entre les mœurs des Georgiens, décrites par Chardin, & celles de certains cantons de la Norvège & de la Suède. " Les anciens habitans de Danemark gravoient sur les rochers en caractères qu'on appelloit Runiques, les exploits de leurs Héros.... Or, cet art ou cet usage d'écrire sur les rochers est Asiaticque.; car on trouve encore des inscriptions Runiques dans les déserts de la Tartarie ". Les monceaux de *témoignages* & de *témoins* élevés par Abraham & Loth, attestent l'origine orientale de cette sorte d'écriture, dit notre Auteur. Mais outre que la Bible ne parle point d'inscriptions sur ces monumens, qui suppléeroient au contraire à l'écriture pour conclure les traités, les contrats, les partages & les pactes de famille; je dirois que cet usage appartient à l'enfance des Nations dans tous les Pays de la terre; & que les Hébreux ou leurs pères n'avoient dans la Chaldée que le langage allégorique des signes ou des hiéroglyphes, employé de nos jours par les Sauvages du Canada. Un arbre, un tas de pierres, au défaut d'une montagne, doit servir de témoin entre des Peuples ignorans

qui

qui n'en font que plus fidèles à leurs sermens ; car on n'arrache pas une montagne comme on altère ou l'on soustrait une pièce d'écriture, & ces archives valaient bien nos registres timbrés, paraphés & contrôlés.

Cette preuve d'analogie infirmée ou détruite, il en reste d'autres à l'Auteur moins contestables. « Lorsqu'un de ces Chefs du Nord ( dit - il ) mouroit honorablement dans une bataille, on brûloit avec lui ses armes, son cheval & sa femme ». Cette coutume barbare de sacrifier la femme sur le bûcher du mari, n'est-elle pas originaire de l'Orient, puisqu'elle y subsiste après des siècles, quand tous les Peuples qui l'en avoient apportée l'ont abolie ?

Mais il est douteux que cet usage abominable ait jamais existé dans le Nord, où la femme fut long-tems un être plus mystique encore que physique, plus souvent Prêtresse que victime, & révérée pour les charmes de la magie quand ceux de la beauté lui manquoient. Cette supposition, introduite dans les Romans ou dans l'Histoire des Scandinaves, prouvé seulement que ces livres du Nord viennent de l'Orient. Tout favorise une induction si naturelle. La conformité des superstitions des Druides avec celle des Persans, & de leur Sacerdoce avec celui des Mages; de la Doctrine de Zénon toute Persane avec celle de l'Edda; de la Théologie Runique avec celle de l'Alcoran; la ressemblance de l'Élisée d'Od-

15 Janvier 1779.

G



d.n avec le Paradis de Mahomet ; de l'Enfer des Goths avec celui des Persans , l'un & l'autre remplis de scorpions & de serpens très-communs dans la Perse & non dans le Nord de l'Europe ; le *Lock* ou Diable des Scandinaves , tout semblable à l'Arimane des Perses ; enfin , une foule de coutumes Orientales retrouvées en Europe dans les siècles de barbarie. Tout ramène à l'idée la plus ancienne & la plus vraisemblable : la Terre & le Soleil , tout nous dit que l'Europe doit avoir été peuplée par l'Orient & le Midi. L'Aurore boréale vient de la lumière zodiacale , mais au figuré bien plus certainement qu'au physique. Le Nord n'a que des rayons épars de la science éclosé sous la Zone Torride , avec les grands spectacles & les magnifiques productions de la Nature. Je fais que Saumaïse veut que les Grecs aient tiré leur origine & leur Langue de la Scythie ou du Nord & non du Midi. Je fais qu'Hérodote trouve de grandes conformités entre le Nil & le Danube , entre l'Égypte & la Colchide ; mais il n'en est pas moins persuadé que les Grecs ont tout puisé chez les Égyptiens ; & que les Peuples de Colchos avoient tout pris en Égypte , jusqu'à la magie , la circoncision , l'art de cultiver & d'ouvrer le lin. Cependant les Sciences pratiques & les Arts mécaniques , par des progrès proportionnés aux besoins de l'homme , ont dû faire des découvertes dans le Nord , peut-être igno-

rées dans l'Orient. Quant aux Ouvrages qui tiennent purement à l'imagination, comme la Poésie & les Romans, qui ne sont après tout que des fictions poétiques, l'Asie est leur patrie, on n'en sauroit douter. Je pourrois appeler à la défense de cette assertion, nos plus célèbres Mythologistes, comme l'Abbé Bannier, & d'autres Savans & raisonneurs très-profonds. Mais cette Lettre est déjà longue. Si cependant, mon ami, vous la trouvez instructive, intéressante, je ne dis pas pour cette classe de Lecteurs qui le sont par oisiveté non par loisir, mais pour ceux qui cherchent dans la lecture cet aliment de l'esprit qui en fait le véritable ornement, je vous réserve de la pâture solide & savoureuse tout-à-la-fois, pleine de suc & de douceur. Le caractère de poésie & l'esprit de Chevalerie qui règnent dans les Romans, décèlent encore leur origine Arabesque ou du moins Asiatique. Vous y verrez briller les Poètes & les Dames qui nous enchantent les uns par les autres. Ce morceau n'est pas le moins piquant de la Dissertation dont je ne vous ai donné qu'une idée très-rapide.



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe  
du Mercure précédent.*

**L**E mot de l'Énigme est *Poivre*; celui du Logogryphe est *Vaisseau*, où se trouvent *Ives, vase, ais, ais, as, visa, vie, vaisseau, vis, eau, veau, Asie, si, si, avis, aveu, avé.*

**É N I G M E.**

**J**E suis doux, complaisant, commode,  
Chacun me recherche à l'envi;  
Pour soulager les vapeurs & l'ennui,  
Je suis sur-tout fort à la mode.  
A ce début, mon cher Lecteur,  
Tu me croiras peut-être un grand Docteur :  
**P**ourquoi non? Beaucoup mieux que certains empiriques  
J'administre des narcotiques,  
Qui sans efforts & sans danger,  
Procurent un sommeil léger.  
**Q**ue te dirai-je encor pour t'en faire connoître?  
Je suis assidu chez les Grands,  
Et je dédaigne de paroître  
Sous la chaumière & dans les champs.  
**J**habite au sein des Arts, des Lettres, du Génie;  
J'ai ma place à l'Académie;  
J'y tiens mon rang comme les beaux esprits,

Et pour plus d'un Savant, de son mérite épris ,  
 Je deviens un sujet d'envie :  
 Aussi ma jouissance est-elle d'un grand prix ;  
 Enfin l'on croit heureux celui qui me possède.  
 Mais un fait que Buffon doit trouver surprenant,  
 C'est que malgré deux bras ouverts à tout venant,  
 Je suis pourtant un quadrupède.  
 (*Par M. Dracolf, à Strasbourg.*)

## L O G O G R Y P H E .

L E C T E U R , de mes neuf piés j'use avec avantage ;  
 En servant les humains je reçois leur hommage,  
 Ils doivent la plupart leur fortune à mes soins.  
 Aussi pour prévenir leurs différens besoins ,  
 Je fréquente la Cour ainsi que les Provinces ;  
 On me voit en tous lieux , & sur-tout chez les Princes,  
 Les sots qui vont sans moi perdent souvent leur tems ;  
 Avec les gens d'esprit j'exerce mes talens ;  
 D'une chose qui plaît j'emprunte la figure ,  
 Et c'est pour réussir la route la plus sûre.  
 En me décomposant tu trouveras en moi  
 Un vase très-commun que chacun a chez soi ;  
 L'habit des animaux ; ce qu'on fait sur la vue ;  
 Une arme très-antique , à présent inconnue ;  
 Ce que tout Chirurgien applique à bien des maux ;  
 Un meuble destiné pour prendre du repos.  
 Et quoique je paroisse un être assez bisarre,  
 Je suis un beau vernis dont l'homme adroit se pare.

---



---

**NOUVELLES LITTÉRAIRES.**


---



---

*Éloges lus dans les Séances publiques de l'Académie Française, par M. d'Alembert, Secrétaire perpétuel de cette Académie. A Paris, chez Panckouke, rue des Poitevins, hôtel de Thou, & Moutard, rue des Mathurins, hôtel de Cluny, in-12.*

**A**PRÈS les applaudissemens qu'ont reçus aux Séances de l'Académie les différens morceaux rassemblés dans ce volume, il ne falloit pas moins que tout le mérite de leur Auteur pour leur assurer un égal succès à la lecture du cabinet. Ses ennemis, ont prétendu, dit-on, dans des brochures satyriques, que tout le plaisir que ces Éloges ont fait dans nos Assemblées, tenoit uniquement au prestige d'un débit séduisant; mais en lisant l'Ouvrage, on verra que le grand art de l'Auteur n'est autre chose que celui de penser & d'écrire. De tous ces Éloges, recueillis aujourd'hui pour la première fois, il n'y en a pas un seul qui ne contienne des idées très-judicieuses sur le caractère du personnage dont il est question, sur la trempe de son génie, sur l'art dont il s'est occupé. Personne n'a mieux rempli le vœu que for-

moit l'Abbé de S. Pierre, un des Académiciens qu'a célébrés l'éloquent Secrétaire. Il vouloit, suivant l'expression de ce dernier, *que les Éloges servissent de cadre & comme de prétexte à des leçons importantes, tracées ou par les succès ou même par les fautes de ces grands hommes.* L'Auteur a su joindre à l'intérêt qui naît de la variété des objets, celui d'un style toujours élégant & ingénieux, qui se proportionne à tous les sujets, & se plie à tous les tons; & la devise de ce Livre aussi agréable qu'instructif, doit être celle qu'Horace assigne à la perfection: *utile dulci.*

Nous allons mettre le Lecteur à portée de juger lui-même de la manière dont M. d'Alembert fait caractériser les hommes célèbres dont il honore la mémoire. Nous sommes renfermés dans des bornes très-étroites, & si nous restreignons malgré nous des citations que nous voudrions étendre, nous sommes bien sûrs du moins qu'elles suffiront pour inspirer à tous les Lecteurs éclairés le desir d'y suppléer en lisant l'Ouvrage entier.

Le premier de ces Éloges est celui de Massillon. Ceux qui s'occupent de l'éloquence de la chaire, trouveront sans doute que celle de ce grand modèle est ici très-bien saisie & très-bien peinte. « Il étoit persuadé que si le Ministre de la parole divine se dégrade en annonçant d'une manière triviale des vérités communes, il manque

» aussi son but en croyant subjuguier , par  
 » des raisonnemens profonds , des Auditeurs  
 » qui , pour la plupart , ne sont guères à  
 » portée de le suivre ; que si tous ceux qui  
 » l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir  
 » des lumières , tous ont un cœur où le Pré-  
 » dicateur doit aller chercher ses armes ;  
 » qu'il faut , dans la chaire , montrer l'hom-  
 » me à lui-même , moins pour le révolter  
 » par l'horreur du portrait , que pour l'affli-  
 » ger par la ressemblance ; & qu'enfin , s'il  
 » est quelquefois utile de l'effrayer & de le  
 » troubler , il l'est encore plus de faire cou-  
 » ler ces larmes douces , bien plus efficaces  
 » que celles du désespoir.

» Tel fut le plan que Massillon se pro-  
 » posa , & qu'il remplit en homme qui  
 » l'avoit conçu , c'est-à-dire , en homme su-  
 » périeur. Il excelle dans la partie de l'Ora-  
 » teur , qui seule peut tenir lieu de toutes  
 » les autres ; dans cette éloquence qui va  
 » droit à l'ame , mais qui l'agite sans la  
 » renverser , qui la consterne sans la flétrir ,  
 » & qui la pénètre sans la déchirer. Il va  
 » chercher au fond du cœur ces replis ca-  
 » chés où les passions s'enveloppent ; ces  
 » sophismes secrets dont elles savent si bien  
 » s'aider pour nous aveugler & nous sédui-  
 » re. Pour combattre & détruire ces sophis-  
 » mes , il lui suffit presque de les dévelop-  
 » per ; mais il les développe avec une onc-  
 » tion si affectueuse & si tendre , qu'il sub-  
 » jugue moins qu'il n'entraîne ; & qu'en

» nous offrant la peinture de nos vices , il  
 » fait encore nous attacher & nous plaire.  
 » Sa diction, toujours facile, élégante & pu-  
 » re, est par-tout de cette simplicité noble,  
 » sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véri-  
 » table éloquence; simplicité, qui, étant  
 » réunie dans Massillon à l'harmonie la plus  
 » séduisante & la plus douce, en emprunte  
 » encore des grâces nouvelles; &, ce qui  
 » met le comble au charme que fait éprou-  
 » ver ce style enchanteur, on sent que tant  
 » de beautés ont coulé de source, & n'ont  
 » rien coûté à celui qui les a produites. Il  
 » lui échappe même quelquefois, soit dans  
 » les expressions, soit dans les tours, soit  
 » dans la mélodie si touchante de son style,  
 » des négligences qu'on peut appeler heu-  
 » reuses, parce qu'elles achèvent de faire  
 » disparaître, non-seulement l'empreinte,  
 » mais jusqu'au soupçon du travail. C'est  
 » par cet abandon de lui-même que Massil-  
 » lon se faisoit autant d'amis que d'Audi-  
 » teurs; il savoit que plus un Orateur paroît  
 » occupé d'enlever l'admiration, moins ceux  
 » qui l'écoutent sont disposés à l'accorder,  
 » & que cette ambition est l'écueil de tant  
 » de Prédicateurs, qui chargés, si on peut  
 » s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu mê-  
 » me, veulent y mêler les intérêts si minces  
 » de leur vanité ».

M. d'Alembert s'est bien gardé d'établir  
 entre Massillon & Bourdaloue un parallèle  
 qui n'auroit pas échappé à un Rhéteur vul-



gaire. *Ces sortes de parallèles, dit-il, féconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire.* Et d'ailleurs, quel homme de goût imaginera de rapprocher ces deux Prédicateurs, qui sont si éloignés l'un de l'autre, comme Écrivains & comme Orateurs, puisque l'un n'eut que le mérite, très-grand à la vérité pour son temps, d'amener le premier la raison dans la chaire, & que l'autre y amena l'éloquence, mérite très-grand pour la postérité? M. d'Alembert, sans paroître vouloir décider entre eux, tranche d'un seul mot la question, qui, après tout, n'en est plus une pour tous les bons juges. *En comptant le nombre des Lecteurs, dit-il, Massillon auroit tout l'avantage; Bourdaloue n'est guères lu que des Prédicateurs ou des âmes pieuses; son rival est dans les mains de tous ceux qui lisent.*

Nous pouvons ajouter ici, comme un fait dont nous sommes très-sûrs, que les Sermons de Massillon, prêchés dans des Églises de village, y produisent beaucoup plus d'effet que tous les autres. Un Curé qui, sur ce point, étoit d'une grande franchise, répondit, il y a quelque temps, à des personnes qui le félicitoient sur la manière dont il avoit été écouté dans son Prône: *cela m'arrive toujours quand je leur prêche Massillon.* C'est que l'éloquence du cœur est faite pour le monde.

L'Auteur observe, pour mettre le comble

à l'Éloge de Massillon, " que le plus célèbre  
 » Écrivain de notre nation & de notre siècle,  
 » faisoit des Sermons de ce grand Ora-  
 » teur ; une de ses lectures les plus assidues ;  
 » que Massillon étoit pour lui le modèle des  
 » Profateurs , comme Racine celui des  
 » Poètes, & qu'il avoit toujours sur la mê-  
 » me table le *Petit Carême* & *Athalie*. »  
 Ce n'est pas que M. de Voltaire ne sentît  
 plus que personne la prodigieuse distance  
 d'un beau Discours à une belle Tragédie ;  
 mais infiniment sensible au mérite du style,  
 il pensoit que Massillon & Fénelon avoient  
 donné à notre prose le charme & la dou-  
 ceur que Racine a mis le premier dans nos  
 vers ; & dans l'Encyclopédie, à l'article *Elo-*  
*quence*, c'est Massillon qu'il a cité.

M. d'Alembert rapporte le mot d'un  
 homme d'esprit : que Bourdaloue étant plus  
 raisonneur, & Massillon plus touchant, un  
 Sermon excellent à tous égards seroit celui  
 dont Bourdaloue auroit fait le premier point,  
 & Massillon le second. Nous ne pouvons pas  
 être de l'avis de cet homme d'esprit ; il nous  
 semble qu'un Sermon de ce genre seroit une  
 étrange bigarrure. C'est un des vœux que  
 l'on forme aujourd'hui le plus souvent, &  
 que l'on peut mettre au nombre des vœux  
 bien mal entendus, que celui de voir réunir  
 ainsi dans un même ouvrage ou dans un  
 même homme, des talens disparates ou  
 étrangers l'un à l'autre, qui le plus souvent,  
 s'excluent & se repoussent mutuellement,

L'Éloge de Mailillon ne pouvoit pas être plus heureusement terminé. « L'Académie » qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement sa perte; elle a du moins eu la consolation de le voir dignement remplacé: M. le Duc de Nivernois a été son successeur. »

Dans l'Éloge de Despréaux, l'Auteur relève avec beaucoup d'agrément & de finesse la manière mal-adroite dont les partisans de l'antiquité la défendoient contre Despréaux, dans la querelle trop fameuse des anciens & des modernes. « Perrault & ses partisans, » tout occupés à rendre bien ou mal à Despréaux les ridicules qu'ils en recevoient, » auroient peut-être trouvé fort aisément; » avec un sens plus raffiné & plus de connoissance des hommes, le moyen de ramener ou de calmer au moins leur adverfaire; » car supposons pour un moment que dans le fort de cette violente querelle, Perrault eût dit à Despréaux: Euripide est sans doute un grand Poète tragique; mais de bonne foi, votre ami Racine ne l'a-t-il pas surpassé? Horace, Juvénal & Perse, étoient des Satyriques du premier ordre; mais vous, M. Despréaux, n'êtes-vous pas supérieur à chacun d'eux, puisque vous les réunissez tous trois? Homère est le Prince des Poètes; mais donnez-nous une traduction entière de l'Illiade, semblable à quelques morceaux que vous nous avez déjà traduits, croyez-vous que l'Illiade

» François eût alors rien envier à l'Illiade  
 » Grecque ? Ces questions auroient vrai-  
 » semblablement refroidi le zèle religieux  
 » de Despreaux pour les anciens qui se se-  
 » roient trouvés aux prises avec son amour-  
 » propre ; & si Perrault eût ajouté : croyez-  
 » vous que Louis-le-Grand ne soit pas supé-  
 » rieur à Auguste ? la dévotion du Satyrique  
 » auroit pu se changer en apostasie ».

Nous ne devons pas omettre dans ce même Éloge de Despreaux, une remarque assez importante, & dont l'application n'a eu lieu que trop souvent. Despreaux fut accusé d'une Satyre contre la Société des Jésuites, alors très-puissante. « Ce n'est ni la première  
 » ni la seule fois, dit l'Auteur, qu'on a vu  
 » des hommes, plus redoutables par leur  
 » pouvoir que par leurs lumières, employer  
 » ce moyen lâche & honteux pour nuire à  
 » des Écrivains estimables, en leur attri-  
 » buant des Satyres qui auroient été meil-  
 » leurs s'ils avoient pu s'avilir à les écrire,  
 » & s'ils eussent daigné employer contre la  
 » méchanceté puissante l'arme du ridicule,  
 » la seule qui soit aujourd'hui propre à l'ef-  
 » frayer ».

Nous devons encore moins passer sous silence le souvenir des bonnes actions toujours douces à entendre, même pour ceux qui n'ont pas le courage de les imiter. L'Abbé de S. Pierre nous offre un trait de ce genre, par lequel M. d'Alembert a commencé son Éloge. « Le Géomètre Varignon,

» qui depuis se fit connoître par ses Ouvra-  
 » ges Mathématiques, menoit alors une  
 » vie obscure & pauvre dans la ville de  
 » Caën sa patrie; il alloit souvent disputer  
 » à des Thèses au Collège de cette ville, où  
 » il avoit acquis la réputation, qu'il méprisa  
 » bien dans la suite, d'un subtil & redou-  
 » table Argumentateur. L'Abbé de S. Pierre  
 » qui étudioit dans ce même Collège, y  
 » connut Varignon, disputa beaucoup avec  
 » lui sur les questions creuses qui étoient  
 » l'unique & malheureuse philosophie de  
 » ce temps-là, & goûta tellement sa société,  
 » qu'il résolut de l'emmener à Paris, où ils  
 » devoient trouver l'un & l'autre plus de  
 » secours & de lumières. Il prit une petite  
 » maison au Fauxbourg S. Jacques, & y lo-  
 » gea avec lui le Géomètre son compatriote.  
 » Mais comme ce Savant, absolument sans  
 » fortune, avoit besoin d'une subsistance  
 » assurée pour se consacrer à son étude fa-  
 » vorite, l'Abbé de S. Pierre, malgré l'ex-  
 » trême modicité de son revenu, qui n'étoit  
 » que de 1800 livres, en détacha trois cens,  
 » qu'il donna à Varignon; il fit plus, il  
 » ajouta infiniment à ce don par la manière  
 » dont il l'assura à son ami. *Je ne vous  
 » donne pas, lui dit-il, une pension, mais un  
 » contrat, afin que vous ne soyez pas dans ma  
 » dépendance, & que vous puissiez me quitter  
 » pour aller vivre ailleurs, quand vous commen-  
 » cerez à vous ennuyer de moi.*

Il y a tel homme de Lettres dont le talent

a été retardé long-tems ou même étouffé, faute d'avoir trouvé un ami aussi généreux.

L'Auteur remarque avec l'Abbé de Saint-Pierre les inconvénienis de cette politique timide, si commune parmi les Gens de Lettres, qui les force presque toujours d'avoir dans leurs écrits un langage assez différent de celui qu'ils ont dans la liberté de la conversation. On diroit souvent qu'il y a dans la littérature, comme dans la philosophie des Orientaux, une doctrine secrète dont il est défendu de développer les mystères. « Les Sages, dit l'Abbé de S. Pierre, » se traînant à regret & par foiblesse dans » les routes battues, répètent en la mé- » prisant, l'opinion de la multitude qui » s'y affermit ensuite elle-même en la ré- » pétant d'après eux, & qui devient à son » tour leur écho, parce qu'ils ont été le » sien. Notre Philosophe prétendoit que » cette frayeur pusillanime de heurter les » idées vulgaires, s'étoit étendue sur les » matières même où il est le plus évidem- » ment permis de penser d'après soi; sur les » objets de littérature & de goût; il sou- » tenoit que la crainte de s'attirer des en- » nemis, ou tout au moins des injures, » avoit forcé des milliers d'Écrivains de » rendre humblement leurs hommages à » des préjugés qu'ils savoient nuisibles au » bien des Lettres; d'adorer avec supersti- » tion ce qu'ils auroient dû honorer avec » discernement; de louer à force de pro-